

## LES GRANDS MÉDECINS

### LE PROFESSEUR POTAIN (1825-1901)

Voici dix ans qu'a disparu l'homme savant et bon qui, après Corvisart et Bouillaud, illustra la chaire de clinique médicale de la Charité et fut un des maîtres de la pathologie du cœur (1). Pour son existence si simplement droite, pour sa fidélité au devoir, sa renommée restera très pure, il aura la reconnaissance qui se souvient », a dit un de ses biographes. Aussi nous a-t-il paru nécessaire de rappeler, au début de ce numéro spécial, quelques-uns des traits qui témoignent des hautes qualités morales du médecin et qui montrent la bonté de l'homme, de redire ce que fut ce clinicien aussi éclairé qu'ingénieur dans ses procédés de recherche, de montrer en lui le médecin d'hôpital dont le dévouement et l'exactitude peuvent être cités comme un exemple.

••

Pierre-Carl Potain était né à Paris le 10 juillet 1825, rue Montholon. Il a rappelé lui-même qu'il appartenait à une lignée qui, de temps immémoriaux, pratiquait la médecine et la chirurgie dans la bonne ville de Saint-Germain et la petite ville de Poissy. Seul, son père, rebuté par l'anatomie, s'était détourné de la médecine et était devenu directeur de la poste aux lettres de Saint-Germain. Potain a raconté, en termes touchants, comment ce père, désireux de voir son fils reprendre le métier familial, entreprit de faire à lui seul son éducation et pour cela, recommença la sienne. « Pendant dix ans, dit-il, il consacra à cette entreprise tous les loisirs que lui laissent ses occupations. Chaque jour, le bureau fermé, il me faisait mettre les livres sous le bras et m'emmenait dans la forêt l'hiver, l'été, par la pluie, par la neige, quelque temps qu'il fit. Là il me donnait la leçon. Leçons de choses d'abord, puis de grammaire, puis de littérature, puis de tout enfin.

« N'est-ce pas là, ajoute le professeur Potain, une œuvre de dévouement peu commune, et ne m'en voudriez-vous pas de n'avoir point dit ce que je dois à un tel père ? Il est vrai qu'il n'était pas le seul à accomplir cette tâche et qu'une mère, dont le souvenir me remplit de tendresse et de vénération, l'y aidait en m'enseignant l'allemand que mon père ne savait pas (2) ».

Grâce à cette éducation familiale, le jeune Potain, d'un caractère déjà sérieux, tranquille, d'une docilité parfaite, mais parfois distrait et rêveur, parvint au baccalauréat, commença ses études de médecine. Sur les bancs de l'école pratique, il nous a fidèles amitiés avec Axenfeld, qui fut souvent son guide et son conseil, Lacaze-Duthiers qui en

(1) Nous devons remercier particulièrement le professeur Gauthier, l'un des plus anciens et des plus aimés parmi les disciples du maître, qui nous a fort obligeamment communiqué quelques-uns de ses portraits et a, pour nous, fait appel à ses souvenirs.

(2) Nous avons aussi largement puisé dans les notices biographiques sur le professeur Potain et surtout dans celle, écrite avec tant d'e

1893 fut l'artisan de sa candidature à l'Institut, Parrot, Labric. Il travaillait ferme, tout en consacrant parfois quelques heures à la musique qu'il appréciait fort. A vingt-trois ans, en 1848, il fut reçu interne le second d'une promotion ayant à sa tête Triboulet et ne comprenant que vingt noms parmi lesquels Axenfeld, Charcot, Trélat, Vulpian. Pendant l'épidémie de 1849, il prodigue

ses soins aux cholériques et victime de son dévouement, est lui-même frappé; mal remis, il éprouve une seconde atteinte à Metz et ne se rétablit que péniblement. Son internat s'achève pourtant, il hésite alors sur la voie à suivre, pense à revenir à Saint-Germain, tant il est timide et dépourvu d'ambition. Puis il est nommé, grâce à son ami Axenfeld, médecin adjoint de l'hospice des fous d'Ivry, près de Bailly dont il n'oublia jamais l'accueil amical. « Le voilà heureux dans son hôpital, car déjà il s'est habitué à n'avoir aucun besoin. Sa bourse ouverte à tous les amis, à tous les vents, commence à être traversée de larges courants d'air. Il se fût endormi peut-être dans la tiédeur de sa nouvelle existence, mais Axenfeld est toujours là, persuasif et bougon. « Viens à Paris, lui écrit-il sans cesse, c'est

ce que tu dois faire ta vie, ton devoir est de me suivre » (F. Helme). Puisqu'on faisait appel à son devoir, Potain ne pouvait longtemps résister, il rentre à Paris, il est nommé chef de clinique de Bouillaud, dont, a-t-il dit, il s'efforça toujours d'imiter la rigueur, la précision, l'exactitude. Il se lance alors dans la carrière des concours et « assez vite pour ne retirer de la lutte ni amertume, ni découragement, il s'impose à ses juges ». En 1861, il est nommé à la fois professeur agrégé à la Faculté et médecin des hôpitaux. « Puis creusant son sillon par un effort incessant de sa volonté, comme il s'est imposé à ses juges, il va, écrit P. Teissier, s'imposer à ses collègues, à ses élèves, à ses malades ; il se prépare à devenir, selon le pronostic de Trouseau, le premier clinicien de Paris et malgré lui à figurer parmi les célébrités parisiennes. Tous vont apprendre bientôt à connaître cette physionomie si particulière et si intéressante, pour la rencontrer partout où la souffrance l'appelait ».

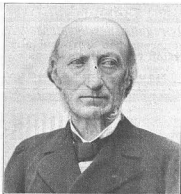
••

La physionomie de Potain a été souvent décrite et l'on a dit « l'expression douce, compatissante et véritablement charmante de ce visage pittoresquement irrégulier... Le corps était frêle, d'apparence délicate, un

peu voûté, la tête aux lignes capricieusement heurtées, Un grand crâne bossu, que recouvraient en arrière de

coeur et d'émotion, par M. Pierre Teissier en 1900, ainsi que dans la biographie retraçait avec son esprit coutumier par le Dr Hélie (Histoire d'un brave homme qui fut un grand médecin, in Les Jardins de la médecine, 1907).

(2) Discours du professeur Potain au banquet qui lui fut offert, en 1893, après sa nomination à l'Institut.



P.-C. POTAIN.



Profil de Potain par Desmoulins (d'après le livre d'H. Bianchini).

## LES GRANDS MÉDECINS (suite)

longs et fins cheveux descendant en lignes clairessemées et grisonnantes très bas vers le cou et sur l'oreille grande, surmontait une figure rasée, pâle, comme ascétique, creusée de plis profonds et encadrée de minces favoris; le nez long, fort, tombait vers une bouche aux lèvres amincies; puis, ajoutant un désordre du visage, des yeux



Le professeur POTAIN en 1880 (Hôpital Necker).  
Photographie prise par le Dr Esbach  
et communiquée par le professeur Gaucher.

bleus très doux, mais asymétriques par suite d'un accident d'enfance.

Étant tout jeune, il avait rencontré un pèdard qu'il imagina de faire partir sur le fourneau de la cuisine; ce fut assurément la seule fois de sa vie où volontairement il projeta de faire du bruit. Mal lui en prit, car il reçut la décharge tout entière

dans le visage et dans l'un des yeux que l'on crut longtemps perdu. Cette asymétrie donnait une expression des plus changeantes au regard, le plus souvent illuminé de bonté indulgente lorsque les yeux s'accordaient pour la consolation et pour le sourire, mais parfois incertain, troublant, sérieux ou presque sévère, dès qu'il posait devant l'objectif ou le pinceau, ce qu'il n'aimait guère, ou qu'il se sentait observé (P. Teissier). Aussi sommes-nous heureux de pouvoir, grâce à l'amabilité du professeur Gaucher, reproduire une photographie du professeur Potain prise par son fidèle élève Esbach à Necker, vers 1882; mieux que bien d'autres, parce qu'improvisée, elle donne l'idée de ce qu'était Potain à l'hôpital Necker où depuis 1876, il professait la clinique médicale, entouré de cette phalange d'élèves dévoués qui s'appelaient Homolle, Cuffer, Gaucher, André Petit (ses premiers chefs de clinique). Du Castel, Senehard, Esbach (ses chefs de laboratoire). De Necker, il passa à la Charité où, près de vingt ans, il fut le maître incontesté des maladies du cœur. Non qu'il ait beaucoup écrit, « étant très convaincu qu'il ne pouvait rendre un plus grand service à la science que d'arrêter sa plume jusqu'au moment où il aurait la connaissance entière des choses, dont il voulait écrire ». Pourtant par lui-même, et par ses élèves il a édifié une œuvre considérable qui a montré en lui un technicien et un expérimentateur très habile en même temps qu'un clinicien hors de pair. Le technicien, travaillant avec Marey, Malassez, François-Franck, a apporté nombre de perfectionnements à des méthodes déjà existantes, en a créé d'autres. Pour ne citer qu'un exemple, son aspirateur est aujourd'hui encore d'usage journalier et rend d'immenses services. C'est lui qui inspirait la spirituelle caricature d'Esbach, que nous reproduisons (fig. 4) et où le doux Potain est transformé en belliqueux guerrier pressé de poarfenre la poitrine de l'adversaire. Potain a de même largement contribué au développement des méthodes graphiques et il est certain qu'il est lui-même dirigé l'orientation actuelle de la pathologie cardiaque vers l'utilisation de plus en plus grande des techniques exactes; au surplus, son ancien chef de clinique M. Vaquez ne fait que continuer et développer son œuvre.

Clinicien en même temps, il a fait, presque sur tous les points, progresser la sémiologie des maladies du cœur et son volume de leçons montre à quelle précision peut aller l'analyse des symptômes. Quelle évolution depuis qu'en 1803 Portal écrivait « qu'il est à craindre que les médecins ne parviennent pas à distinguer les différentes maladies les unes des autres; c'est beaucoup qu'ils arrivent à reconnaître que le cœur est malade, cela suffit en tout cas pour prescrire les remèdes nécessaires ». Potain a démontré que cela ne suffisait pas et son patient labeur a permis de mieux fixer les indications thérapeutiques et d'établir l'action des médicaments cardiaques.

Cette œuvre l'accomplit grâce à une activité laborieuse qui lui permettait d'être à la fois le médecin d'hôpital exact et assidu, le savant qui travaille dans le silence du cabinet ou dans le calme du laboratoire, le consultant qui court d'un malade à un autre sans jamais refuser son temps, ni ses conseils.

Tous les matins, il se levait à quatre heures, et quelquefois il lui arrivait d'oublier de dormir. Mais ce n'est pas sans de longs efforts qu'il était arrivé à se discipliner ainsi. F. Helme a raconté comment, au moyen d'une machine construite par lui et renouvelée du grec Alexandre, il voulut dans sa jeunesse remédier à son besoin de dormir. Venait-il à s'endormir pendant son travail matinal et durant ses veillées, une lourde bûche de bois s'abattait sur son cou; plus tard il eut, pour se lever tôt, des réveils sur son timbre assourdissant dont il s'ingéniait à rendre la sonnerie plus bruyante et plus efficace. Aussitôt levé, il se mettait au travail, à la rédaction de ses leçons, à des recherches bibliographiques et ce sont deux de ces séances de travail au milieu des livres et des notes, où apparaît bien la silhouette de ce bénédictin laïque, que nous reproduisons ici (fig. 5 et 6).

Vers huit heures et demie, il se rendait à l'hôpital et y restait une bonne partie de la matinée. Là, de son pas lent et régulier, le cahier de visite sous le bras, il examinait tous les malades, s'appliquant à les consoler et à relever leur courage. Le dimanche, sa visite était plus longue encore; le mercredi, il ne manquait jamais sa consultation gratuite qu'il tint à faire, lors même que les chefs de service en furent dispensés; il fut alors admis, pour tourner le règlement qui il pourrait continuer à la faire « à titre d'essai »! Tout en donnant ses soins aux malades, il ne manquait jamais d'interroger les élèves, et prenait plaisir à cet enseignement familial au lit des malades. Il aimait aussi les longues causeries avec ceux qui se disaient si justement ses disciples. « Si depuis tant d'années, a-t-il dit un jour, j'ai continué incessamment et sans relâche le labeur de la clinique, si la besogne de l'hôpital a toujours été pour moi la plus douce, la plus agréable des joies de la journée, c'est assurément parce que je m'y trouvais entouré de vous et stimulé par votre jeune ardeur. C'était un plaisir de chercher en commun, de découvrir ensemble ». Ainsi il a façonné l'esprit et le cœur de bien des maîtres d'aujourd'hui; ainsi il fut un chef d'école et il pouvait justement dédaigner le reproche, qui lui fut parfois adressé, de ne pas être, dans les concours, expert à ce qu'on appelle les combinaisons;



POTAIN EN ARMÉ.  
« Je m'en vas lui percer le flanc. »  
(Dessin de Esbach, communiqué par le professeur Gaucher.)

## LES GRANDS MÉDECINS (suite)

non que d'ailleurs, il fût, à l'égard de ce que l'on a dénommé la cuisine des concours, d'une sévérité excessive. Un jour qu'un de ses élèves l'en entretenait, il lui cita cette anecdote que nous ne résistons pas au plaisir de conter.

Dupuytren, au début du siècle dernier, affrontait un concours de l'école Pratique qui comportait une épreuve en latin. Fort mauvais latiniste, il rédigea pourtant une copie et la remit. Le lendemain, la copie est sortie du pli cacheté qui l'enfermait, et Dupuytren lit couramment une dissertation latine. Mais la stupefaction des juges est grande en voyant alors qu'elle avait été écrite en français! Vingt-quatre heures avaient suffi à Dupuytren pour en faire de mémoire la traduction latine et l'apprendre par cœur. A la discussion, le président (était-ce bien Laennec, comme le croyait Potain?) se borna à déclarer: « Ne disons rien: Un homme capable de cela ne peut être qu'un grand homme ». Le jury nomma Dupuytren et fit bien.

Ce n'est pas pourtant que Potain mit en doute l'utilité du latin, lui qui fut à maintes reprises un énergique défenseur des études classiques et de la culture intellectuelle pour le futur médecin. Il estimait « que la connaissance des langues anciennes est indispensable au médecin et que leur étude possède une vertu éducatrice qu'on ne saurait trouver à aucun degré semblable dans aucune des parties qu'on y voudra substituer ». Pour lui « le médecin est, par sa profession, destiné à prescrire, à conseiller, à commander parfois au nom de l'hygiène, il ne peut le faire avec autorité qu'en raison d'une instruction supérieure et il importe à tous qu'il puisse le faire. Tout ce qui paraîtra diminuer sa culture intellectuelle portera

nécessairement atteinte à son autorité ». Une telle affirmation est aujourd'hui, plus que jamais, d'actualité

L'hôpital achevé, Potain consacrait tout le temps que, ne prenaient pas ses occupations professionnelles aux malades qui choisissaient en lui le consultant des consultants, non seulement clinicien remarquable et thérapeute habile, mais sachant pratiquer, à côté de la médecine corporelle, la médecine morale; en ville comme à l'hôpital, il prodiguait sa science et son cœur sans compter. Tous connaissent le célèbre tableau de la lithotritie (actuellement à Necker) où Potain figure au premier plan dans cette attitude de douceur bienfaisante qui lui était habituelle. Moins connu est le dessin que nous reproduisons aujourd'hui, et qui a figuré en tête du touchant portrait jadis tracé par Horace Blanchon (fig. 2).



Potain chez lui. (D'après une eau-forte de Léopold Flameng).  
Donnée par le Dr Watelet au professeur Gaucher.

Mais avant de terminer cette rapide causerie, il me faut encore insister sur la qualité dominante de Potain sur cette inépuisable charité qui a permis de dire que « donner était chez lui un réflexe ». « Vous êtes secourable à tous, lui disait à son banquet de 1893 le professeur Gaucher, vous êtes secourable aux plus petits, à ceux même que vous ne connaissez pas. Il y a à Paris et ailleurs un certain nombre de médecins qui n'ont pu terminer leurs études et s'établir que grâce à vous.

« On est habitué à voir en vous comme un apôtre de la charité et vous ne pouvez pas toujours vous cacher pour faire le bien. Permettez moi de rappeler le temps où j'étais votre chef de clinique à l'hôpital Necker. Quand vous sor-



Médaille de P. C. Potain, gravée en 1901 par A. Charpentier.



## LES GRANDS MÉDECINS (Suite)

ties de vos salles, une longue théorie de misérables vous attendait. Ils n'avaient qu'à se montrer sans rien demander. A tous vous donniez, et quand, par hasard, votre poche était vide, vous vous excusiez, et vous leur disiez, avec une sorte de douceur repentante. « Mon pauvre ami, je n'ai plus rien ». « Voilà ce que j'ai vu, et voilà pour-

Desfontaines était venu à bout des difficultés d'exécution. On la montra au maître, car on eût été au désespoir de lui déplaire. Il compta l'hommage qui se cachait sous la caricature et son sourire se mêla, dit-on, de quelque émotion. Le soir, dans l'atmosphère joyeuse de Jullier, tous virent l'allusion à la science et à la



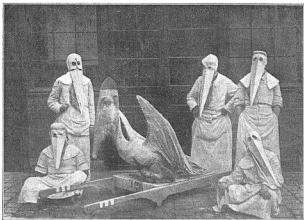
Potain chez lui (D'après le frontispice de la brochure de P. Teissier).

quoi je vous aime, plus encore que pour l'instruction que vous m'avez donnée et pour la bienfaisance que vous m'avez témoignée. »

Cette inépuisable bonté, il la manifestait à La Charité comme à Necker, et lorsque les internes de 1897 cherchèrent à symboliser le vieil hôpital pour le premier bal cos-

bonté du maître aimé et respecté.

Lorsqu'il quitta l'hôpital, près de quarante ans après sa nomination au Bureau Central, il ne songea pas à se reposer, il voulait achever des travaux depuis longtemps commencés, reprendre des recherches de laboratoire ; on s'apprêtait à lui offrir une médaille où le sculpteur Char-



Le pélican de la Charité (Bal de l'Internat, 1897).

- \* Partageant à ses fils ses entrailles de père.
  - \* Pour toute nourriture il apporte son curer.
- (A. de Musset).

tumé de l'Internat, ils crurent pouvoir associer dans une même image l'emblème de l'hôpital, le pélican, actuellement encore sculpté au fronton du portail et leur maître. Ils représentèrent donc le Professeur Potain sous les traits d'un pélican qui offre son cœur saignant à tout un cortège de jeunes pélicans, figurés par les internes d'alors. L'image était audacieuse mais le talent de Bellery-

pentier a reproduit ses traits accusés et fait revivre son attitude habituelle à l'hôpital. Il n'en vit que les premières ébauches. Le 5 janvier 1901, le Dr Potain succombait, doucement, presque sans souffrances. Il laissait l'exemple d'une vie médicale admirablement remplie et tout entière dominée par la bonté de son cœur.

P. LEBEBOULLET.